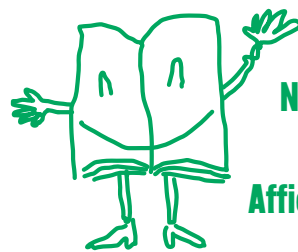


Centre dramatique national  
Drôme – Ardèche

Fenêtre  
sur la création

# La Gazette

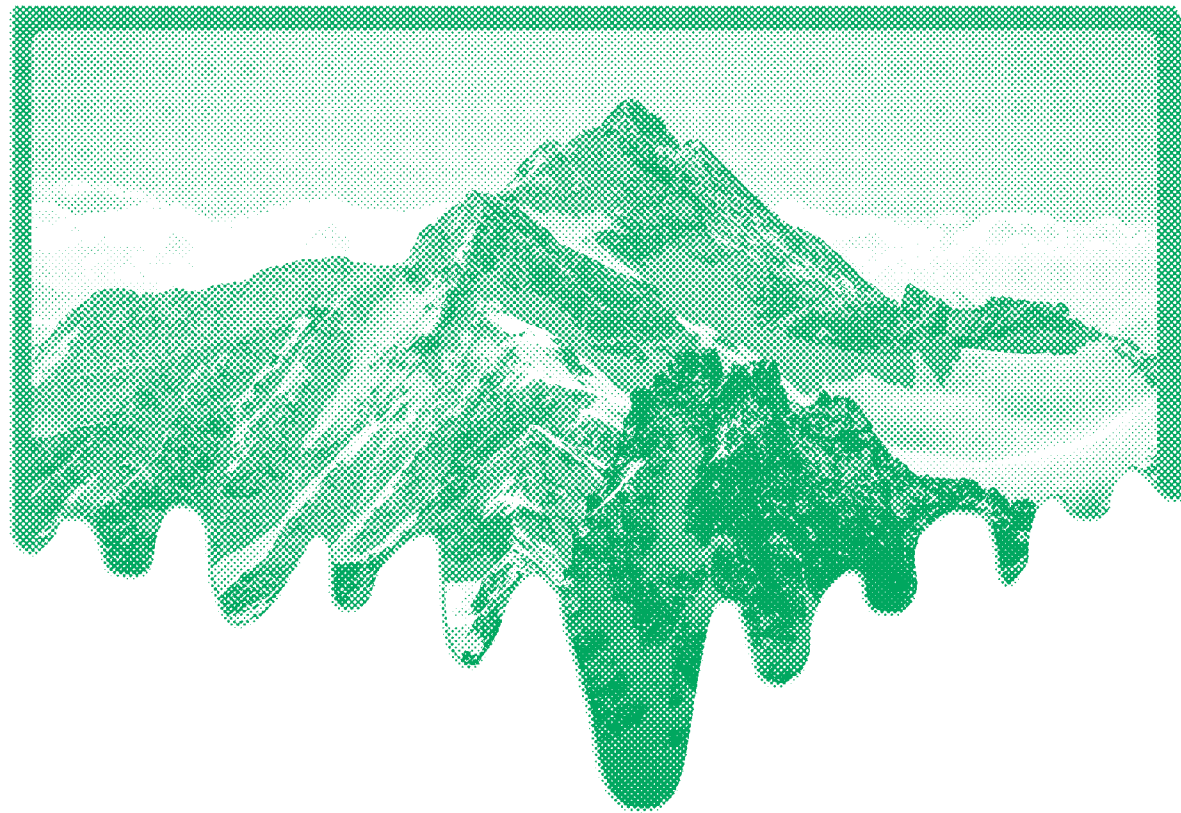


Nov. 22 – Fév. 23  
Numéro 5

Affiche à collectionner  
au verso

# La Comédie

# de Valence



## Éditorial

### Une réunion de programmation

- Impossible...
- Pourquoi? Tu as adoré ce spectacle!
- C'est vrai. Mais on ne peut pas le programmer en janvier, c'est impossible.
- Je croyais qu'il était disponible à ces dates?
- Oui, mais il y a des scènes de nus.
- Et alors? Tu crains que ça choque le public valentinois?! Il en a vu d'autres, quand même...
- Des scènes de nus?! En janvier? Enfin réfléchis, Marc...
- Ah pardon. Évidemment... Je suis désolé, je n'arrive pas à m'y faire.
- Avec le chauffage coupé, je ne veux pas prendre le risque que les interprètes attrapent la mort... Il ne fera pas plus de 5 degrés sur scène...
- Oui. Bien sûr.
- D'ailleurs, on a un autre souci pour les spectacles de cet hiver.
- Quoi?
- Eh bien nettoyer huit-cents plaids après chaque représentation, je trouve ça très très limite d'un point de vue écologique. Et je ne te parle même pas de la logistique!

- C'est vrai... On pourrait demander aux spectateurs de venir avec leurs propres plaids?
- Oui. Mais bon, ce n'est pas très hospitalier. Déjà qu'ils ont mis du temps à revenir, si en plus on les met autant à contribution.
- Oui, ils risquent de se lasser, c'est certain... Et sinon, le Tchekhov monté par cette troupe lituanienne qui t'avait complètement bouleversé, on peut l'accueillir finalement?
- Non plus. Désolée. Il ne leur reste plus qu'un créneau fin mai.
- Et?
- Il y a de grandes chances pour qu'on ne mette pas en marche la climatisation à cette période, ce ne serait pas responsable écologiquement. Il risque de faire plus de 40 degrés sur scène. Je refuse de prendre la responsabilité de laisser ces acteurs jouer trois heures durant dans des costumes d'époque en laine vierge dans une étuve pareille!
- Ah ben non, évidemment, je comprends... on ne peut pas leur faire subir ça... C'est compliqué de bâtir une programmation en fonction des saisons et des températures.

Marc Lainé

## Le portrait

### Neo Neo

S'il y a bien des membres de l'Ensemble artistique dont vous connaissez le travail à coup sûr, ce sont bien les Neo Neo! Derrière ce nom à la consonance répétitive, se cache le duo de graphistes, Thuy-An Hoang et Xavier Erni qui réalise le design des supports de communication de La Comédie, et notamment cette gazette même que vous tenez entre les mains.

Originaires de Suisse, ces deux-là se sont rencontrés sur les bancs de l'école et pas des moindres, La Haute École d'Art et de Design de Genève (HEAD), une des formations les plus réputées. École d'ailleurs qu'ils n'ont pas quitté très longtemps, puisque tous deux y enseignent dorénavant.

Après un bref passage à Paris suite à leurs études, ils ont créé leur propre studio à Genève en 2010 où ils travaillent principalement pour le milieu culturel (musées, galeries, théâtres, festivals, maisons d'édition...) domaine propice à la créativité et à l'expérimentation.

L'expérimentation est d'ailleurs l'un des fils conducteurs de leur parcours et ils s'amuse à faire des pas de côté dans leur métier de graphiste. Ainsi, en 2011, ils ont conçu Poster Tribune, journal semestriel consacré aux affiches, ils ont également créé Print Program, un lieu d'exposition dédié aux objets imprimés ainsi qu'Extrasets, une fonderie digitale de caractères de typographie.

Si la part créative et artistique de leur métier a toujours été celle qui leur donne le plus de plaisir, ils aiment également le challenge qu'implique la relation avec un commanditaire car, à la différence de l'artiste, le graphiste répond à une demande. Dans leur processus de création, Thuy-An et Xavier cherchent en premier lieu à comprendre le contexte et le public cible puis à trouver la forme en adéquation. Et aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est d'abord chacun de leur côté qu'ils recherchent des pistes. Ils nous avouent d'ailleurs être souvent en désaccord mais c'est ce qui crée «les bons projets». Quand on les interroge sur leur style, les Neo Neo répondent qu'ils n'en ont pas.

Il y a certainement des éléments graphiques, des réflexions qui peuvent traverser les projets mais d'une manière générale, ils essaient de travailler le plus différemment possible pour chaque projet. Ils reconnaissent tout de même un attachement pour le travail typographique qui se retrouve sur tous leurs projets et qui «vient probablement de notre éducation graphique suisse».

Nous, on ajouterait volontiers un goût certain pour le décalage, le second degré, qui semble habiter bon nombre de leurs créations. Pour La Comédie de Valence, ils étaient face à un chantier de taille car c'est toute l'identité qu'ils ont dû imaginer, du logotype à la signalétique du bâtiment en passant par les pochettes à billets!

«La complexité dans la conception d'une identité visuelle d'un théâtre, c'est de véhiculer une identité graphique forte, reconnaissable et originale pour l'institution, mais néanmoins de laisser suffisamment de flexibilité dans l'univers visuel pour que les affiches de spectacles puissent coller avec l'univers et la narration de chaque pièce. Nous avons travaillé avec une typographie très grasse, avec beaucoup de caractère, mais qui vient se placer comme deux colonnes qui donnent un cadre à la composition. Pour les visuels des deux premières saisons, nous sommes partis de l'idée toute simple où l'on vient déposer quelque chose, des grains de café, un morceau de papier, sur une photographie assez basique. C'est par ce geste qu'on crée le sens, la narration.»

Pour cette troisième saison ensemble, la volonté était de faire évoluer la proposition pour ne pas risquer de lasser les spectateur·rice·s! Ils ont donc conservé le cadre mais c'est le travail sur le visuel qui est différent. «Nous voulions rester sur l'aspect tangible des visuels, l'acte humain qui se cache derrière ces montages. Nous avons donc travaillé sur des découpes de cartes postales. Chaque découpe, par le vide, la forme, crée une narration.» Les Neo Neo ont un fort attachement au format imprimé, ce qu'ils aiment c'est recevoir les objets après impression. «Il y a toujours une part d'inattendu lorsque l'objet se matérialise. On ne sait jamais vraiment en avance ce qu'on va ressentir avant d'avoir l'objet dans les mains.» Est-ce que l'objet a une saveur particulière quand on y voit son propre portrait?

# 1

# Mondes possibles pour futur désirable

Par Géraldine Berry

**Et si les scènes du théâtre étaient aujourd'hui celles qui apportent les espaces nécessaires pour soulager notre peur de l'effondrement? Face à l'inquiétude qui monte, face à des réflexes de repli sur soi lorsque, individuellement, on ne trouve ni moyens d'agir ni solutions, les artistes s'emparent de mythes, de légendes, de récits intemporels, ou créent sur scène de toutes pièces des mondes autres, des mondes possibles, des mondes nouveaux. Ce texte est la chronique d'une angoissée qui continue coûte que coûte, tant qu'on le peut, et puisqu'on le peut à nouveau, à aller voir des spectacles pour élaborer sa pensée.**

## Regarder derrière pour ne pas regarder devant

Quand tu as une sensibilité écologique depuis longtemps, tu as ces derniers temps l'impression de vivre dans un monde inédit. Depuis des années, tu tries ton verre, tu fais tes courses avec des sacs en tissu, tu enfourches ton vélo dès que tu peux éviter la voiture, et tu assistes impuissant·e au ballet des jets privés, et autres aberrations tel un stade de foot climatisé au Qatar. Tu as appris à vivre dans un monde qui marche à l'envers, sans sens, et tu as développé tout un tas de mécanismes de défense qui te servent à garder ton cap tant dans les repas de famille où ta position de végétarienne politique n'est pas facile à tenir, que dans les conversations amicales où le *whataboutisme*<sup>1</sup> bat son plein, et que tu dois sans cesse te justifier d'avoir une pensée puisque tu n'es pas irréprochable.

À force de lutte, à défaut de rêver d'un monde d'après désirable, tu pleures un monde d'avant inexorablement achevé. C'est ainsi que te voilà fascinée devant l'exposition *Un Village* de Madeleine de Sinety, photographe qui s'est installée en Bretagne dans les années 70 et qui a constitué un fonds d'images tendres et humaines d'une France rurale disparue, le monde d'avant la modernité (chère à Edgar Morin<sup>2</sup>) qui pourrait être responsable de nos maux. C'est ainsi que visionner *Les Années Super 8* commentées par Annie Ernaux te rappelle la douceur d'une enfance insouciant, sûrement parce que tu étais née du bon côté de la ligne, c'est une évidence. C'est ainsi que l'album de famille te submerge et que grandit en toi la solastalgie, une forme de nostalgie, de mélancolie, qui nous envahit lorsque les champs de notre enfance sont désormais une grande surface, lorsqu'il n'y a plus d'eau dans une rivière où nous avions l'habitude de nous baigner, lorsque les oiseaux ne chantent plus. C'est ainsi que regarder derrière devient plus simple que de regarder devant. Parce que devant, ça te ramène à ton éco-anxiété: à ne pas confondre avec la solastalgie, l'éco-anxiété est plutôt tournée vers l'avenir, vers la fin du monde qu'on a connu, vers l'effondrement attendu. Voilà c'est dit, tu fais un déni de monde réel, un déni de quotidien, un déni de présent. À l'encontre d'une pensée capitalo-productiviste qui t'enjoint à te développer personnellement par tout un panel de techniques censées t'accompagner dans ce fameux instant

<sup>1</sup> Whataboutisme: mot qui vient de l'expression anglaise «What about (...)?» qu'on pourrait traduire en français par «Qu'en est-il de (...)?» et qui permet de détourner la conversation vers un autre sujet, sous la forme d'une contre-accusation. Exemples: «J'ai arrêté de manger du poisson par écologie car les océans sont vides.» Réponses: «What about ton téléphone portable?» «Je ne prends plus l'avion car cela représente trop d'émissions de CO2.» / «Et le poids du numérique, on en parle?»

<sup>2</sup> Entre 1961 et 1965, le sociologue Edgar Morin et son équipe s'installent à Plozévet, petite commune du Finistère Sud, pour y étudier l'arrivée de la modernité.

présent, tu préfères oublier ton époque. Ton instant présent à toi est fait de rapports du GIEC, de lectures féministes et décolonialistes, et il faudrait le savourer. Quelle idée.

Pourtant, au moment où la lumière risque de s'éteindre, tu la vois s'allumer. Il aura fallu un été qui part en fumée, des interdictions de laver sa voiture, le rire un peu naïf d'un joueur de foot et surtout une crise énergétique pour que la France se réveille écolo, à grands coups de conseils sur les éco-gestes qui pourraient changer les choses si on en croit les journalistes et politicien·ne·s qui nous enjoignent guilleret·e·s de couper le wifi la nuit.

## Vivre avec

Bref j'en étais à ces constats, et je me décide à poursuivre ma liste de renoncements, une sorte de *not-to-do-list*, sachant que le meilleur moyen de combattre l'éco-anxiété est d'agir, comme nous y incite la psychothérapeute Charline Schmerber, qui se propose de nous «accompagner dans ce tsunami émotionnel lié à la prise de conscience de cet effondrement en cours» et qui conseille ainsi de s'engager pour lutter contre la solastalgie, l'action étant «vraiment une voie de sortie en ce qu'elle permet de dépasser le ressenti d'impuissance que l'on peut éprouver face à la dégradation du monde». Tout un programme.

Me voilà donc cherchant mon cahier, et je tombe sur la brochure 2022-2023 de La Comédie de Valence. Je sais que je vais la garder précieusement, celle-là comme les précédentes. Ce sont elles qui nous remémorent les émotions que seul le spectacle vivant procure, lorsque nous les feuilletons quelques années plus tard. Ce sont elles qui nous rappellent les propositions artistiques qui se sont fait l'écho et qui ont donné du sens à nos questionnements personnels. Une autre sorte d'album photos.

## Femmes et hommes au bord du précipice

Ce qui est frappant dans les spectacles présentés à Valence cette saison, c'est le besoin, la nécessité de parler de ce gouffre, de ce précipice devant lequel nous nous trouvons, d'aborder l'apocalypse et son après.

Dans *Gorgée d'eau*, écrit par Penda Diouf, on y est, des oiseaux tombent du ciel, les murs se fissurent, allégorie de la sécheresse, comme un Sahel craquelé. Et l'autrice de citer Antonio Gramsci: «Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître, et c'est dans ce clair-obscur que surgissent les monstres.»



Mis dans le contexte d'un huis clos entre une adolescente et sa mère, cela fait écho à mes propres interrogations maternelles: comment puis-je aujourd'hui faire face devant mes enfants, comment leur expliquer que le monde nouveau tarde vraiment à apparaître pour leur assurer une survie, comment répondre à leurs angoisses quotidiennes d'enfants trop au courant, comment leur garantir l'innocence de l'enfance tout en faisant d'elleux les acteur·rice·s de ce nouveau monde? Interpellée aussi par la dimension fantastique d'un spectacle qui à mon sens ne peut pas faire autrement tant que nous ne connaissons pas le dénouement. Cela me rappelle cette phrase issue du premier roman de Juliette Rousseau, *La vie têtue*: «Toute éducation est un mensonge. Le mien se tisse dans le flou que j'alimente entre le monde réel et celui que je veux pour elle [sa fille].» Vieux monde versus monde nouveau. Ce qui est beau dans ce texte de Penda Diouf, et qui revient de façon récurrente dans ses écrits, c'est que la nature est un des protagonistes de l'histoire, en l'occurrence ici un arbre, point de départ de l'émancipation de la jeune fille. En contrepoint de ces fameux oiseaux qui tombent du ciel, un phénomène qui n'a rien de fantastique. En Inde par exemple, où en mai dernier, des milliers sont tombés du ciel dans la ville de Ahmadabad, déshydratés et épuisés, à cause des chaleurs extrêmes, jusqu'à 50° C. Le lien que l'on préserve avec la nature pourrait représenter l'espoir, l'heureuse fin possible. Monde nouveau versus vieux monde.

Si l'eau est plutôt salubre dans *Gorgée d'eau* rappel d'une terre qui ne connaissait pas encore la sécheresse, elle devient danger dans *L'Arche de Noé* de Silvia Costa. Pas besoin d'avoir eu une enfance religieuse pour connaître le mythique Noé et son arche, seul rescapé avec les siens d'une humanité dévoyée, qui va devoir affronter au sein de son embarcation quarante jours de déluge infligé par une puissance supérieure, tant l'histoire est tombée dans le domaine public, laïc et Playmobil. Noé, le premier des survivalistes?

Difficile de ne pas voir aujourd'hui dans cet opéra que Benjamin Britten a écrit et composé en 1958 – et dans le désir de le mettre en scène de Silvia Costa – une métaphore de l'effondrement qui se profile au loin, comme la grande tempête de la légende. Difficile de ne pas voir dans le refus d'y croire de la femme de Noé et de ses amies moqueuses, les attitudes de celles et ceux qui nient. *Don't Look Up*. Difficile, plus trivialement, de ne pas se demander pourquoi sauver des animaux à une certaine époque pour finalement en venir à observer leur extinction de nos jours. Difficile de ne pas se dire que nous y sommes, aujourd'hui, dans l'arche.

En choisissant d'en faire un opéra pour chœur d'enfants, Britten fait de cette fable, le plus contemporain des récits rapporté à nos problématiques actuelles. Au-delà des émotions véhiculées par ce chœur d'enfants (sachant que dans un monde réel ils seront les victimes à court-moyen-long terme de l'effondrement à venir) se pose la question des guides. Les adultes sont-ils celles et ceux qui doivent continuer à guider les enfants? Pour les mener où? Et si la puissance seule de l'imaginaire, si forte chez l'enfant et qui se dissout peu à peu dans les années qui passent pour faire de nous des adultes résigné·e·s, pouvait nous sauver? Et si, tout simplement, les enfants étaient notre salut?

Silvia Costa nous invite en tous les cas à une grande célébration en deux temps où elle va pouvoir déployer son sens de l'esthétique, en commençant par une fête païenne en extérieur avec *A Ceremony of Carols*, la série de chants de Noël composés, cela ne s'invente pas, par Benjamin Britten sur un bateau reliant l'Amérique à l'Angleterre en pleine Seconde Guerre mondiale, en 1942, pour être interprétés par des enfants. Comme une invitation, un préliminaire à embarquer dans *L'Arche de Noé*.

Dans *Farm Fatale* de Philippe Quesne, on est déjà dans le monde d'après, l'apocalypse est arrivée, ça y est on est descendu.e.s de l'arche. Subsistent cinq épouvantails, quelques bottes de paille et des éléments de décor qui ne laissent pas de place au doute, nous sommes dans une ferme. Mais dans une ferme fatale, un titre qui, d'après le metteur en scène «offre un concentré de l'idée de menace, de catastrophe écologique, voire de fin du monde que l'humanité fait peser aujourd'hui sur l'environnement». Philippe Quesne met en scène des "clowns" un peu burlesques, un peu bizarres, à la hauteur de ce que l'humain peut avoir d'inquiétant. À la hauteur aussi de la bizarrerie perçue par le retour à la terre de certain.e.s, à ces hippies, à ces zadistes, à ces étudiant.e.s qui au moment de la "diplomation" renoncent à un avenir bureaucratique qui ne fait pas (plus) rêver pour élever des chèvres, assumant leur refus de parvenir. Des paumé.e.s, diront certain.e.s, des visionnaires diront d'autres. Ce qu'il y a de beau chez les marginaux de Philippe Quesne, c'est le projet de vie que développe cette petite communauté: monter une radio pirate pour archiver les sons de la nature, avant leur disparition. Un collectage du vivant, aussi fou que la Réserve mondiale de semences du Svalbard dans le Spitzberg, chambre forte souterraine qui conserve sous haute sécurité des graines de toutes les cultures vivrières de notre planète depuis 2008. Et ce qu'il y a de terriblement positif dans le spectacle, c'est l'utopie imaginée au sein de la dystopie, une radio pirate pour essayer de trouver ailleurs d'autres épouvantails, qui eux aussi auraient survécu. Tant qu'il y a de la vie, y a de l'espoir. "Just as long as you stand, stand by me".



B

## Faire parler la nature

À force de faire parler des hommes et des femmes, peut-être devons-nous donner la parole à celle qui est la véritable héroïne de cette thématique qui traverse ces spectacles, la nature elle-même. Tout au moins faire parler un éco-système au sein duquel cohabitent

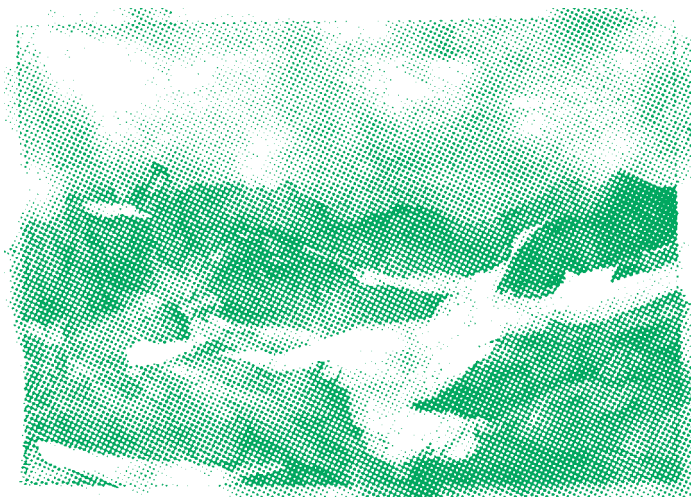
humain.e.s et mondes animal et végétal, c'est à dire la réalité d'un monde actuel, qui ne serait empreint ni de solastalgie ni d'utopie. Quelque chose que l'on pourrait appeler le fameux monde présent, et que choisit de regarder en face la metteuse en scène Émilie Flacher, associée à la saison 22-23 de La Comédie, pour rendre «visibles les métamorphoses en cours (...), activer en nous les possibilités de nous vivifier, renouveler nos sens, nous sentir vivants parmi les autres vivants et ainsi conjurer par la fiction un sort apocalyptique qui semble le nôtre aujourd'hui». C'est donc une vallée imaginée par l'autrice Julie Aminthe qui tient lieu de décor. Et dans cette vallée, *Notre Vallée*, se répondent en écho tous ses habitant.e.s, humain.e.s et non-humain.e.s. Il y a comme point de départ du travail des deux artistes la fascination pour le grand classique américain *Notre petite ville* de Thornton Wilder, pièce datant de 1938, qui, relatant le quotidien des habitant.e.s d'une petite ville, rendant visibles des vies ordinaires somme toute monotones, met en exergue notre sentiment d'appartenance, à une famille, à une communauté, et à une nation. À chacun son microcosme. Dans cette vallée, chacun.e a une influence sur l'autre, et l'habitant.e, quelle que soit sa nature – humaine ou non – agit sur l'autre, tissant des liens et des dépendances, rendant inévitables les frictions. Le récit a forcément plusieurs voix, et, par le truchement de la marionnette, ces expressions multiples et multiformes sont rendues possibles. La libre expression pour tous.tes dans une horizontalité qui fait sûrement défaut à l'homme dans son rapport à la nature depuis cette ère nouvelle que certain.e.s appellent l'anthropocène. Un sacré défi donc pour une compagnie qui les aime à peu près autant que les marionnettes et les écritures contemporaines – la Compagnie Arnica – puisque leur projet suivant proposé dans le cadre des O.V.N.I.<sup>3</sup> s'appelle *Célébration des tentatives*. L'idée est de travailler sur le territoire et d'inviter ses habitant.e.s<sup>4</sup> (humain.e.s exclusivement cette fois) à découvrir les formes de vie disparues à jamais et transformées en de nouvelles – et cela va du trilobite au saumon en passant par le mollusque ou le dindon sauvage – et de reconstituer leurs anatomies, d'imaginer leurs façons de se mouvoir et d'être au monde pour en faire un défilé (auquel le public est invité à participer), une balade-spectacle pour célébrer les différentes facettes du vivant. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.

## Croiser les regards

Pour organiser ce défilé, pour construire cette vallée, la compagnie Arnica multiplie les échanges *in situ*, interroge tou.te.s les détenteur.rice.s d'un savoir sur un sujet pour rendre pluriels les points de vue. C'est aussi cette variété de points de vue que l'on retrouve dans *Mort d'une montagne*. Un titre qui forcément fait écho chez moi à *Histoire d'une montagne*, où déjà en 1880, le géographe (et pas seulement) Élisée Reclus analysait le rapport de l'homme à la nature sous le prisme de la montagne, comme il l'avait déjà fait auparavant avec un ruisseau. Il s'inquiétait de cette conquête désormais trop facile des montagnes qui avait provoqué le début de leur non-adoration, puisqu'elles ne nous faisaient plus peur, ayant perdu leur statut de déesses. Et justement, dans *Mort d'une montagne*, une alpiniste récemment arrivée dans le massif imaginaire des Hautes Aigues, qui ressemble à celui de Belledonne où la compagnie Les Non Alignés a travaillé en résidence en 2019 et 2020, n'a pas peur de gravir la Grande Reine, bien que les locaux l'alertent sur un effondrement récent d'une partie de ce sommet majeur. Les porteurs du projet, Jérôme Cochet et François Hien, sont auteur, metteur en scène, acteur et ingénieur pour le premier, auteur, réalisateur, metteur en scène et comédien pour le second. Autant de disciplines qui leur donnent une vision plurielle, qu'ils ont

<sup>3</sup> O.V.N.I.: Les objets valentinois non identifiés sont des projets de création participative menés par les artistes associés et les membres de l'Ensemble artistique.

<sup>4</sup> Un appel à participation pour la construction et la mise en jeu de marionnettes est en cours. Une réunion d'information aura lieu le 21 novembre à La Comédie. Renseignez-vous auprès du service des relations publiques ou le site de La Comédie.



C

voulu transmettre à leur galerie de personnages qui ont chacun leur vision propre des enjeux de cette montagne qui s'écroule, et du danger qui en découle, le tout dans le décor immersif d'un refuge, qui rend compte de l'immensité et de la dureté du milieu montagnard.

Si les vallées sont accessibles à tou.te.s, les montagnes sont censées l'être moins. Faire mourir la montagne, c'est passer à une vitesse supérieure, c'est admettre que l'on a atteint l'inatteignable. «Dans cette grande œuvre d'aménagement de la nature, on ne se borne point à rendre les montagnes d'un accès facile, au besoin on travaille à les supprimer. Non contents de faire escalader à leurs routes carrossables les monts les plus ardues, les ingénieurs percent les roches qui les gênent, pour faire passer leurs voies de fer de vallée à vallée. En dépit de tous les obstacles que la nature avait mis en travers de sa marche, l'homme passe; il se fait une nouvelle terre appropriée à ses besoins. (...) Si elle [la population] a vraiment le sentiment du beau, elle rendra la nature plus belle; si, au contraire, la grande masse de l'humanité devait rester ce qu'elle est aujourd'hui, grossière, égoïste et fausse, elle continuerait à marquer la terre de ses tristes empreintes. C'est alors que le cri de désespoir du poète deviendrait une vérité: Où fuir? La nature s'enlaidit.»<sup>5</sup>

À travers ces différentes propositions à voir dans les prochains mois, les poètes nous alertent. Mais par ces signaux, iels nous invitent aussi à imaginer des perspectives nouvelles, des mondes possibles, des sorties de route. Par leurs imaginaires, iels peuvent échafauder les scénarios que nous n'osons pas imaginer nous-mêmes et nous ouvrir la voie à l'écriture de notre pensée personnelle, celle qui va nous permettre de vivre maintenant, en ne regardant ni trop derrière, ni trop devant.

<sup>5</sup> *Histoire d'une montagne*, Élisée Reclus

Découvrez...

*Gorgée d'eau* de Penda Diouf mis en scène par Maëlle Dequiedt  
→ En Comédie itinérante du 15 novembre au 9 décembre 2022

*Farm Fatale* de Philippe Quesne  
→ À La Comédie les 13 et 14 décembre 2022

*L'Arche de Noé* de Benjamin Britten  
mis en scène par Silvia Costa et  
dirigée par Karine Locatelli / Opéra de Lyon  
Création  
→ À La Comédie du 13 au 16 janvier 2023

*Mort d'une montagne* de François Hien et Jérôme Cochet  
mis en scène par Jérôme Cochet  
→ À la Fabrique du 7 au 11 mars 2023

*NOTRE VALLEE* de Julie Aminthe  
mis en scène par Émilie Flacher  
→ À La Comédie du 15 au 17 mai 2023

*Célébration des tentatives*, O.V.N.I.  
d'Émilie Flacher et Gwendoline Soublin  
→ Au parc départemental de Lorient  
les 3 et 4 juin 2023

A. *Farm Fatale* © Martin Argyroglo  
B. *Notre Vallée* © Marie-Pierre Jan  
C. *Mort d'une montagne* © Caroline Frachet

3





Miet Warlop, chorégraphe associée à la saison 22-23  
Chant for Hope (Why), 2019  
Plaster  
54.5 x 56.5 x 5 cm (framed)